

L'ASSURANCE DU SALUT.

Je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur.

(Rom. VIII. 37, 38.)

Possédez-vous cette bienheureuse assurance du salut qui dictait à l'apôtre ce cri de triomphe? Je ne crois pas me tromper en répondant pour vous négativement. Si j'adressais la question à chacun de vous tour à tour, il en est bien peu, sans doute, qui pussent répondre en sincérité : « Oui, je suis aussi assuré de mon salut que je le suis de mon existence. » Quelle est donc précisément votre pensée au sujet de votre

salut ? Il est impossible que votre esprit n'ait pas été, quelquefois du moins, traversé par cette question solennelle : Serai-je sauvé ? serai-je perdu ? Comment l'avez-vous résolue cette question ? Êtes-vous resté à cet égard dans une complète incertitude ? Les chances de salut et celles de perdition se balancent-elles exactement à vos yeux ; ou bien la balance penche-t-elle d'un côté, et de quel côté ? Je crois deviner votre réponse. Non, les chances ne vous paraissent pas des deux côtés absolument égales, autrement vous ne pourriez pas vivre tranquilles : à défaut de la certitude, les probabilités du moins vous semblent être en faveur de votre salut ; vous croyez, vous présumez, vous espérez, vaguement, il est vrai, sans trop pouvoir motiver cette espérance, mais enfin vous espérez que vous serez sauvés. Mon but n'est pas, dans ce moment, d'examiner la valeur et le fondement de cette espérance qui vous rassure au sujet de votre avenir ; il serait facile peut-être de la renverser ; mais je m'en tiens à ce fait, que c'est une simple espérance, non une assurance ; que votre salut ne repose à vos yeux que sur une probabilité, non sur une certitude ; et je veux chercher à vous montrer que vous auriez tort, dans l'intérêt de votre bonheur, de vous contenter d'une telle garantie de votre salut ; qu'à cet égard la simple probabilité est quelque chose d'incomplet, d'insuffisant, et qu'il vous faut absolument la certitude.

Je dis que cette vague espérance de salut ne suffit pas pour vous rendre heureux. La simple probabilité, si forte qu'on la suppose, laisse toujours subsister un élément de doute ; et ce doute, si faible qu'il soit, ne peut que troubler, qu'empoisonner la jouissance attachée à l'espérance. Le doute a toujours par lui-même, indépendamment de son objet, quelque chose de douloureux et d'angoissant ; à plus forte raison est-il pénible lorsqu'il porte sur nos intérêts personnels, et plus l'intérêt est pressant, plus le doute est insupportable. Même dans les choses indifférentes, dans les questions qui ne vous touchent pas personnellement, vous n'aimez pas l'incertitude : vous sentez que cet état répugne à votre nature, vous êtes impatients de lever le voile qui vous cache ce oui ou ce non dont votre esprit a besoin pour être tranquille. Si la question à résoudre a pour vous un intérêt personnel et sérieux, l'inquiétude attachée au doute devient un véritable tourment. Vous êtes dans le doute sur la réussite d'une spéculation à laquelle vous avez attaché votre fortune : suivant la tournure que prendront les affaires, elles doivent ou doubler vos capitaux, ou vous ruiner. Les probabilités sont bien en faveur de la réussite ; vous avez tout lieu de croire que vous n'allez pas réduire votre famille à la misère ; mais enfin la chose est possible ; et cette simple possibilité, fût-elle d'une chance contre cent, suffit pour troubler votre paix. Dans l'attente de la

décision heureuse ou fatale, on ne vous voit pas sourire ; vous oubliez de manger, vos nuits sont sans sommeil, vous avez la fièvre, toutes vos facultés concentrées sur un seul point vous empêchent de jouir de rien. Faisons une supposition qui vous touche de plus près encore. Vous avez conspiré, avec beaucoup d'autres, contre le prince d'un puissant empire. La conspiration est découverte, les rebelles sont tous arrêtés et mis dans les fers. Le prince, qui est clément, a résolu de leur pardonner pour la plupart ; mais un petit nombre d'entre eux, désignés par le sort, doivent servir d'avertissement par leur supplice à qui serait tenté de les imiter. A cet égard la sentence du roi est sans appel : jamais il n'est revenu sur sa parole. Les criminels sont là, dans la prison, attendant l'arrêt de ce hasard inflexible, qui d'un coup de dé va les rendre à leur famille ou les jeter à l'échafaud. Vous êtes un de ces hommes. Croyez-vous que vous vous tranquillisez par cette pensée, qu'il y a une forte probabilité que votre nom ne sortira pas de l'urne fatale ; pensez-vous qu'en attendant le moment décisif, vous irez jouissant de la vie, mangeant et dormant tranquille, riant, chantant, jouant avec vos compagnons de captivité et rêvant de longs projets pour l'avenir ? ne sentez-vous pas que vous ne pourrez envisager sans frissonner le jour, l'heure, la minute marquée d'avance pour la décision de votre sort, et que cette pensée toujours

présente empoisonnera toutes les jouissances dont vous cherchiez à vous entourer ? Eh bien ! mes frères , supprimez ou changez quelques détails , attachez-vous à l'esprit de cette histoire imaginaire , et cette situation supposée est réellement la vôtre. Mais non , je me trompe : cette situation n'est pas la vôtre , car cette supposition imparfaite pâlit et s'efface à côté de la réalité. Ce n'est pas contre un prince de la terre que vous vous êtes révoltés : c'est contre le Roi des rois , le Saint des saints , « dont les yeux sont trop purs pour voir le mal , » qui « n'est pas homme pour mentir , ni fils de l'homme pour se repentir , » qui dispose de toutes les puissances du ciel et de la terre pour exécuter sa volonté. Et ce n'est pas la mort de l'échafaud que vous avez encourue : c'est la condamnation éternelle. Tous les hommes sont pécheurs , c'est-à-dire en état de révolte contre Dieu. Le châtement que mérite cette rébellion , c'est la condamnation éternelle , c'est un malheur sans terme et sans remède. Nous savons que Dieu fera grâce à un certain nombre d'entre les hommes ; mais nous savons aussi qu'il en est un certain nombre à l'égard desquels s'accomplira , par leur faute , la sentence de condamnation : pour en douter , il faut fermer la bible , il faut renier la foi de nos pères , il faut renoncer au titre et à la profession de chrétiens. Vous croyez probable que vous ne faites point partie de ce nombre d'hommes qui seront condamnés : je n'exa-

mine pas si cette opinion repose sur un fondement solide ; je vous accorde , si vous voulez , qu'elle soit fondée ; je veux que toutes les probabilités soient en votre faveur , je veux que les chances favorables soient pour vous comme cent , comme mille , comme dix mille est à un , plus encore , peu m'importe ; mais enfin vous n'êtes pas *sûrs* que vous ne serez pas finalement condamnés. Votre salut ou votre perdition dépend à vos yeux , jusqu'à un certain point , d'une espèce de hasard. Il est très-probable que les dés amèneront une combinaison qui vous fera gagner la partie à ce jeu de hasard , où vous exposez pour enjeu le sort éternel de votre âme ; mais enfin , il pourrait se faire aussi qu'ils amenassent cette combinaison unique et fatale qui vous ferait perdre. Ce cas fatal sera certainement celui de plusieurs hommes , et même d'un grand nombre d'hommes , suivant les déclarations de Jésus-Christ : et vous n'êtes pas certain de n'être pas un de ces hommes-là. Il est probable que vous serez sauvé : mais peut-être , après tout , vous serez perdu. Il est probable que vous irez au ciel après votre mort : mais peut-être , après tout , l'enfer sera votre partage. Il est probable que vous jouirez de la société de Dieu et des anges pendant l'éternité : mais peut-être vous irez grossir le nombre des démons et des damnés. Il est probable que vous serez éternellement heureux : mais peut-être que vous marchez à un malheur sans terme et sans remède.

En présence d'une pareille alternative, si faible que vous supposiez l'élément d'incertitude, il est impossible que vous soyez en paix, impossible que vous soyez heureux. Dans le calcul de probabilités duquel dépend votre salut, il y a un élément qui est fait pour vous rassurer, cela est vrai : c'est le grand nombre des chances favorables ; mais cet élément de bonheur est plus que balancé par l'immensité du malheur attaché à la seule chance défavorable. Ce qui est suspendu à cette chance unique et fatale, à ce *peut-être*, songez-y bien, c'est un enfer, c'est un état de souffrance qui doit durer aux siècles des siècles. En présence d'une telle possibilité, je le répète, vous ne pouvez pas être heureux. Et aussi ne l'êtes-vous pas en effet. Vous avez l'air d'être heureux peut-être ; mais au fond vous êtes misérables. Vous croyez être heureux peut-être ; mais au fond vous êtes misérables. Peut-être vous jouissez de la vie, comme on dit : vous mangez, vous buvez, vous dormez tranquilles, vous riez, vous chantez, et quand vous vous rencontrez dans la rue ou dans vos maisons, vous vous adressez de mutuelles félicitations ; mais au fond vous êtes misérables, et ce sont des témoignages de compassion que vous devriez vous adresser. On n'est pas heureux quand on ne peut pas arrêter un regard calme, réfléchi, paisible, souriant sur les profondeurs de l'éternité ; quand on est obligé de se dire : « je ne sais pas si l'éternité ne scra point

pour moi un enfer ; » quand on est forcé d'oublier l'éternité pour pouvoir chanter, rire, jouir de la vie, manger et dormir tranquille. Le bonheur alors n'est qu'un étourdissement funeste et passager. Tel est votre bonheur. La pensée de l'éternité est un ver rongeur attaché à la racine de toutes vos jouissances ; et ce n'est qu'en détournant les yeux de cette pensée que vous pouvez les goûter. Tant que vous ne posséderez pas la certitude de votre salut, il n'y aura point pour vous de bonheur solide et réel.

Mais, à l'ouïe de cette assertion, que l'assurance du salut peut seule procurer à l'homme un vrai bonheur, bien des objections s'élèvent dans votre esprit. Et d'abord, dites-vous, cette assurance peut-elle réellement s'acquérir ? Est-elle légitime ? est-elle fondée ? et ceux qui pensent la posséder ne sont-ils pas sous l'empire d'une illusion pleine de charme, sans doute, mais sans fondement et sans valeur ? Je répons : non-seulement cette assurance est possible, fondée, légitime à l'égard du vrai chrétien, mais elle est pour lui un devoir : douter de son salut serait faire injure à son père céleste ; ce serait faire mentir la Parole de Dieu et rendre vaine l'œuvre de Christ. Comment voulez-vous que le vrai chrétien doute de son salut, quand la Parole de Dieu est toute remplie des déclarations les plus formelles à cet égard ; quand le Saint-Esprit lui dit, par la plume de saint Paul :

« il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ; » quand le Sauveur lui fait entendre ces douces paroles : « je donne à mes brebis la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main ; c'est ici la volonté du Père qui m'a envoyé, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour ; » quand ce tendre père lui-même lui crie : « une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son sein ? mais quand cette mère l'aurait oublié, encore ne t'oublierai-je pas ! » Comment voulez-vous qu'il doute de son salut, quand Dieu, pour mieux affermir son assurance, lui déclare que ce salut est un dessein résolu dès avant la fondation du monde et la naissance des siècles, arrêté de toute éternité dans le secret de sa volonté souveraine et immuable ! « Ceux que Dieu a préconnus, » nous dit l'apôtre, « il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Comment voulez-vous qu'il doute de son salut, le chrétien, quand le Dieu fort, de peur qu'il ne restât dans l'esprit de son enfant quelque prétexte à l'incertitude, ajoute à sa promesse le serment, et « ne pouvant jurer par un plus grand, jure par lui-même, afin, » dit l'apôtre, « que par ces deux choses qui sont immuables, et

dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous ayons une ferme consolation, nous qui avons notre recours à retenir fortement l'espérance qui nous est proposée! » Comment voulez-vous qu'il doute encore, quand Dieu ne se contente pas de parler, de promettre, de prêter serment, mais qu'il agit : quand il accomplit son salut sous ses yeux, par un fait extérieur, visible, historique, patent, indubitable; quand il lui montre sur la croix la victime sans tache payant sa dette, souffrant son châtement, mourant à sa place; quand de cette croix sanglante, de ces pieds et de ces mains déchirés, de cette tête innocente et voilée de la pâleur de la mort descend une voix qui lui crie : « autant il est vrai que cette croix est dressée, que ces mains et ces pieds sont déchirés, que cette tête innocente s'est courbée sous la main glacée de la mort, autant il est vrai que d'éternité en éternité il n'y a plus pour toi de condamnation! » Comment voulez-vous qu'il doute surtout dans un jour semblable à celui-ci, quand Jésus vient à lui comme tout de nouveau pour lui garantir qu'il est sauvé; quand il s'approche de cette table sacrée où tout lui parle de sa rédemption éternelle; quand il tient dans sa main ce pain et ce vin où Jésus-Christ, plus solidement que sur le marbre et le bronze, a gravé en traits ineffaçables la charte de son salut! A l'ouïe de toutes ces promesses, en présence de tous ces faits, douter encore, ne serait-ce pas la plus cri-

minelle ingratitude, ne serait-ce pas faire injure à notre Dieu sauveur? Non, non, que l'enfant doute, s'il est possible, de sa mère, à l'instant même où elle le caresse et le presse entre ses bras : quant à nous, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas douter de toi, ô notre Père, toi le Dieu de notre salut!

Obligés de renoncer à cette première objection, que l'assurance du salut n'est pas fondée, vous vous rejetez sur une autre, et vous dites que cette assurance est dangereuse, qu'elle tend à exalter l'orgueil; que l'homme qui se croit assuré de son salut sera porté à mépriser ceux qui n'ont pas reçu la même faveur. Si telle était en effet votre pensée, que vous auriez mal compris le salut de l'évangile! Ce salut, par sa nature même, ne peut être admis dans un cœur qu'à la condition d'en détrôner l'orgueil pour toujours. Il n'est pas notre œuvre propre, il ne repose pas sur nos mérites et sur nos efforts : il est tout entier, du commencement à la fin, l'œuvre de la pure grâce de Dieu. La première condition de ce salut est que nous nous reconnaissons pécheurs, condamnés, perdus sans ressource, incapables par nous-mêmes d'aucun bien. « Lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, » écrit saint Paul, « Dieu vous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés; » et pour mieux exclure de la pensée de ses lecteurs tout prétexte à se glorifier, il revient aussitôt après sur cette idée de

de la gratuité du salut, il la retourne et la répète sous toutes les formes possibles : « car vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi; cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie ¹. » Après que l'enfant prodigue eut été rétabli dans la faveur de son père, pensez-vous qu'il fût porté à se glorifier de cette faveur, des riches vêtements qui le couvraient et de la table somptueuse à laquelle il était assis? pensez-vous qu'il méprisât alors les anciens compagnons de son infortune, qu'il allât insulter à leurs vêtements déchirés et aux vils aliments que leur disputaient les pourceaux? Croyez-vous que le débiteur insolvable, après que son maître lui eut remis une dette de dix mille talents, fût tenté de s'enorgueillir de son bonheur; et ne sentez-vous pas, au contraire, que le souvenir de cette magnifique aumône devait être pour lui un constant motif d'humiliation? Et la pécheresse pénitente, quand elle eut trouvé le pardon aux pieds de Jésus arrosés de ses larmes; quand elle eut entendu dans son cœur cette douce voix : « ma fille, va en paix, tes péchés te sont pardonnés, » pensez-vous qu'elle se soit relevée fière et insultante, et que les autres Madeleines fussent dès-lors l'objet de ses mépris? Nous sommes cet enfant prodigue, nous sommes ce débiteur insolv-

¹ Ephés. II.

ble, nous sommes cette Madeleine pénitente, nous tous qui avons trouvé le salut dans la foi en Jésus-Christ ! Si vous reconnaissez que la grâce qu'ils avaient reçue ne pouvait que les porter à l'humilité, comprenez aussi que cette même grâce ne saurait nous inspirer de l'orgueil.

Mais vous n'êtes pas satisfaits encore. Vous nous direz que l'assurance du salut, si elle n'inspire pas l'orgueil, doit du moins porter au relâchement ; que celui-là péchera impunément et sans scrupule qui sait d'avance qu'il ne sera point condamné. Je réponds que, tout au contraire, l'assurance du salut est le seul état d'âme qui puisse nous porter d'une manière efficace à rompre avec le péché ; et que le doute, à cet égard, est essentiellement fatal à la sanctification. En effet, la sanctification n'est autre chose que la pratique de la volonté divine. Pour pratiquer la volonté divine, il faut être dévoué à Dieu ; pour lui être dévoué, il faut l'aimer ; pour l'aimer, il faut avoir des motifs de le faire. Or, quel est l'homme qui a le plus de motifs d'aimer Dieu : celui qui sait, à n'en pas douter, que Dieu l'a retiré de la perdition et lui a donné la vie éternelle ; ou celui qui ne sait pas si, après tout, Dieu ne le laissera point périr à jamais ? celui qui est assuré que Dieu l'a aimé le premier jusqu'à livrer pour lui son Fils à la mort, ou celui qui doute de l'amour de Dieu à son égard ? Comment voulez-vous travailler sans réserve à votre

sanctification, vous qui n'êtes pas sûrs du fruit de votre obéissance? comment vos efforts ne seraient-ils point paralysés par cette arrière-pensée : « je vais consacrer ma vie au service de Dieu, je ferai tous mes efforts pour lui obéir, je lutterai sans relâche contre mes passions les plus entraînantes, je crucifierai la chair et ses affections ; mais je ne suis pas certain que tout cela me serve à quelque chose ; je ne sais pas si, après tout cela, je ne serai point perdu éternellement? » La plus légère chance de cette nature doit nécessairement ralentir votre zèle et vos sacrifices. Quant à nous, au contraire, nous travaillons sans relâche et sans réserve, parce que nous travaillons sans incertitude, et que nous tenons d'avance entre nos mains le résultat de notre travail ; nous aimons Dieu, parce que nous savons qu'il nous a aimés le premier ; nous lui donnons vie pour vie, et dévouement pour dévouement.

Du reste, mes frères, nous parlons ici à la manière des hommes. Nous avons cru devoir entrer un moment dans l'esprit de votre objection pour y répondre ; mais au fond, nous avons une meilleure réponse à faire : c'est que le salut chrétien n'est autre chose que la sanctification ; c'est qu'il consiste autant dans le changement du cœur que dans le pardon des péchés. Être sauvé, selon la bible, c'est avoir le cœur changé, c'est avoir dit adieu au péché, c'est marcher dans la sanctification. Prétendre être assuré de son

salut et continuer à vivre dans le péché, ce n'est pas seulement une chose monstrueuse, c'est une chose absurde, c'est un non sens, une contradiction dans les termes; c'est prétendre vivre en demeurant dans la mort. Ecoutez saint Paul, répondant précisément à l'objection que nous combattons : « Que dirons-nous donc ? pécherons-nous afin que la grâce abonde ? Loin de nous cette pensée ! Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore ? Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été ensevelis avec lui en sa mort par le baptême, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la puissance glorieuse de son père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle ¹. »

Cessez donc, mes bien-aimés frères, de vous élever contre l'assurance du salut ; reconnaissez que cette assurance est légitime, sainte et compatible avec l'humilité chrétienne. Nous n'avons rien dit du bonheur qu'une pareille assurance apporte à l'âme qui la possède : un tel bonheur peut mieux s'imaginer que se décrire. Essayez de vous représenter quelle paix profonde, ineffable, la certitude du salut doit répandre dans un cœur d'homme. Pouvoir mesurer d'un regard assuré et tranquille l'océan sans rivage

¹ Rom. VI.

de l'éternité ; penser à Dieu et se dire : « il est mon père, pour toujours ; » penser au ciel et se dire : « il est à moi, pour toujours ; » à l'enfer et se dire : « j'en suis sauvé, pour toujours ; » pouvoir sourire à la pensée de la mort comme à la pensée d'une heureuse nouvelle ; voir toutes les choses terrestres passer et périr autour de soi , sentir la vie et le bonheur d'ici-bas s'écouler entre vos mains comme une onde fugitive, et savoir qu'on possède un trésor qui ne passera point ; de chaque lien qui se rompt sur la terre, voir se reformer un lien nouveau qui vous rattache au bonheur éternel ; quand la maladie vient souffler sur vos espérances et paralyser votre activité, quand la mort vient arracher d'entre vos bras ce qu'on aime le mieux sur la terre, pouvoir se dire : « encore quelques jours, et je serai dans un séjour où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail ; » de quelque côté qu'on porte ses regards dans l'avenir, ne rencontrer partout qu'un horizon de félicité sans bornes ; à tous les désenchantements, à toutes les épreuves, petites ou grandes, opposer la pensée d'un bonheur parfait, certain, prochain, inaltérable, éternel, — ce n'est là qu'une bien faible image de cette « paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, » et qui « garde nos esprits et nos cœurs en Jésus-Christ. »

Mes frères, il faut que ce bonheur devienne le vôtre ; il faut que vous acquériez cette paisible assurance ; il faut que vous changiez votre espérance de

salut contre la certitude. Cela dépend de vous, et vous pouvez le faire aujourd'hui même. Si votre espérance est imparfaite, c'est qu'apparemment elle ne repose pas sur un fondement solide. Cherchez donc sur quel fondement repose votre espérance, pour en écarter l'élément de trouble et d'incertitude. Sur quoi vous fondez-vous pour espérer que vous serez sauvés ? A cette question, vous répondriez peut-être : « je m'efforce d'obéir constamment aux lois de ma conscience et de la bible, et si cette obéissance est imparfaite, j'espère que les mérites de Christ suppléeront à cette imperfection. » Ou bien : « il y a bien des hommes plus mauvais que moi et qui devraient être condamnés avant moi ; Dieu est trop bon pour damner tant de monde. » Ou encore : « j'ai été trop malheureux dans cette vie, pour que Dieu ne me rende pas heureux dans l'autre. » Ces diverses réponses reviennent au même pour le fond ; elles supposent toutes que votre espérance de salut repose sur une double base : une base humaine et une base divine ; d'un côté sur l'œuvre de l'homme, de l'autre sur la bonté de Dieu. De ces deux éléments de votre espérance, quel est celui qui la rend imparfaite ? Ce ne peut pas être la bonté de Dieu : cette bonté, vous n'en doutez pas, est parfaite, infinie, inaltérable ; ce n'est pas elle qui peut jeter sur votre espérance le trouble et l'incertitude. Il faut donc que cette incertitude tienne à ce qu'il y a d'humain dans le fonde-

ment de votre salut, à ce qui vous est personnel, à ce qui dépend de vos œuvres, de vos mérites, de vos efforts. Vous sentez vaguement que vos œuvres ne peuvent pas fournir une base solide à l'édifice de vos espérances, et vous n'osez pas compter sans réserve sur un salut qui dépend en partie de ces œuvres. Vous n'osez pas vous fier à un édifice bâti en partie sur le sable. Voulez-vous donc mettre votre salut à l'abri du doute et de l'incertitude? le moyen est facile : renversez sans hésiter cette base fragile et trompeuse qui n'a pu vous procurer une paix solide ; détachez de vos propres mains ce sable mouvant que vous avez associé imprudemment au rocher des siècles ; appuyez votre salut uniquement sur la bonté de Dieu, et il deviendra aussi assuré, aussi certain que cette bonté. Si vous ne pouvez pas douter de la bonté de Dieu, vous ne pourrez pas non plus douter de votre salut.

En d'autres termes, humiliez-vous dans la conviction de votre totale impuissance pour vous sauver : reconnaissez que, par vous-mêmes, vous n'êtes rien que pécheurs, et, comme tels, condamnés devant Dieu ; que « toutes vos justices sont comme le linge le plus souillé, » suivant l'expression d'un prophète. Effacez jusqu'aux derniers vestiges de cet esprit de propre justice qui sait se déguiser sous tant de formes différentes, et qui est le plus dangereux ennemi de notre salut ; tant qu'il en restera quelque parcelle

dans le rocher de votre espérance, vous ne pouvez pas avoir une paix solide.

A mesure que vous abaisserez vos propres mérites, vous verrez grandir d'autant la bonté de Dieu ; vous sentirez combien c'était rapetisser cette bonté que de l'associer à vos œuvres dans le fondement de votre salut, et qu'elle n'est complète qu'autant qu'elle règne seule et sans partage. Vous reconnaîtrez que l'amour de Dieu pour l'homme pécheur dépasse toute mesure, toute intelligence, toute imagination. Vous comprendrez le but et la nature sublimes du sacrifice de Jésus-Christ : vous ne verrez plus dans cette mort une partie accessoire de l'œuvre du salut, un simple supplément à l'imperfection de nos mérites ; vous n'y verrez pas seulement le meilleur des hommes et le plus grand des prophètes se dévouant pour le progrès de l'humanité : vous y verrez le Créateur lui-même se sacrifiant pour sa créature perdue, et achetant notre salut tout entier au prix de ses propres souffrances. Alors vous ne vous étonnerez plus que le chrétien puisse être certain de son salut : vous vous étonnerez bien plutôt qu'après avoir connu et cru de telles choses, le doute puisse encore trouver accès dans nos cœurs. Alors aussi vous pourrez célébrer dignement le souvenir de la mort de votre Sauveur ; vous viendrez à la cène, non plus avec indifférence, comme à une cérémonie vaine et sans effet ; vous n'y viendrez pas non plus avec

terreur, incertains si peut-être vous n'allez pas manger et boire votre condamnation ; mais vous y viendrez avec bonheur, avec amour, avec abandon , le cœur au large, comme des enfants du Père céleste et des frères de Jésus-Christ ; votre Sauveur lui-même sera présent à la table sacrée ; c'est de sa main que vous recevrez les gages de votre salut ; et avec toute l'Eglise des rachetés, vous entonnerez le triomphant cantique de saint Paul : « Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu est celui qui les justifie. Qui les condamnera ? Christ est celui qui est mort, et qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu , et qui même prie pour nous. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? sera-ce l'affliction , ou l'angoisse , ou la persécution , ou la faim , ou la nudité , ou le péril , ou l'épée ? Au contraire , dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances , ni les choses présentes ni les choses à venir, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur ! » Amen.

Décembre 1838.
